

RENTÉE SOLENNELLE
DES
FACULTÉS DE NANCY

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE NANCY



RENTREE SOLENNELLE

DES FACULTÉS

DE DROIT, DE MÉDECINE, DES SCIENCES ET DES LETTRES

DE NANCY

Le 17 Novembre 1874



NANCY

IMPRIMERIE DE BERGER-LEVRULT ET C^{ie}

11, RUE JEAN-LAMOUR, 11

1875

DISCOURS

DE M. LE RECTEUR.

MESSIEURS,

Nous avons espéré pour cette séance, en outre des intéressants comptes rendus qui la remplissent chaque année, un extraordinaire objet : nous nous étions flattés de pouvoir joindre cette fois à la célébration de la reprise des cours l'inauguration, vivement désirée, de la nouvelle et magnifique demeure que la Ville et l'État, unissant leurs libéralités, ont voulu faire à notre antique et jeune Faculté de médecine. Ce grand ouvrage, incomplètement terminé, se refuse encore à une prise de possession. Mais ceux d'entre vous qui, récemment attirés par l'intérêt qu'il excite, ou par une fortuite curiosité, dans le spacieux enclos voisin où s'étendait naguère le jardin assez triste du recteur, ont vu apparaître avec surprise le spectacle inattendu qui s'y déploie, de tout un édifice, aux vastes lignes, aux parties multiples, ou plutôt de plusieurs édifices harmonieusement reliés par les arceaux d'une élégante galerie, conviendront sans peine que le travail n'a pas languï, et que les jours, les heures même ont été mises à profit avec la plus active industrie. Encore moins seront-ils tentés d'accuser les lenteurs de l'exécution, ceux qui, franchissant, sur les pas d'un guide, le seuil de ce nouveau palais, ont pu prendre une idée de la destination des parties, de

l'agencement futur des services, et de toute cette intelligente installation, en rapport avec les plus modernes exigences des études, qui fera du définitif séjour de la Faculté de médecine de Nancy un établissement scientifique sans précédent parmi nos écoles, sans rival chez les étrangers, et même chez nos voisins.

En attendant que puisse être célébré ce mémorable agrandissement de notre Académie, auquel les trois autres Facultés, toujours confinées dans leur commune et trop étroite demeure, applaudiront avec la sympathie la plus désintéressée, en répétant le mot du poète,

Non equidem invideo, miror magis....

revenons, doyens et recteur, au sujet accoutumé de cette journée, heureux de retrouver devant nous, empressé au rendez-vous annuel, le brillant auditoire qui, dans cette ville, ne fait jamais défaut aux fêtes de la science et du travail, si sérieux, si austère même qu'en soit le programme.

Remercions, il en est temps encore, M. le Ministre de l'instruction publique du choix qu'il a fait pour notre Faculté des sciences, veuve du maître éminent que l'Alsace envahie avait légué à la Lorraine, et que celle-ci s'était empressée de recueillir, comme une des plus précieuses épaves du naufrage. Ils sont rares les hommes qui joignent au génie de la spéculation, à l'esprit investigateur des plus curieux adeptes de la science, le besoin de la répandre, et ce don de communication facile et attachante qui est l'âme du professorat. Tel était M. Bach, à qui sa volontaire retraite attirait, il y a un an, dans cette enceinte, une si vive manifestation de regrets. Tel est, après lui, le maître éprouvé, quoique jeune encore, auquel est échu l'héritage de son enseignement. Sous la direction de M. Mathieu, l'avenir des mathématiques pures est assuré dans l'Académie de Nancy. Puisse seulement leur auditoire se recruter sans lacune dans l'élite de celui des cours scientifiques de nos lycées, parmi des jeunes gens suf-

fisamment préparés à passer de l'un à l'autre, et en possession de ce fonds préalable de connaissances, auquel tout le talent et tout le zèle du professeur le plus accompli ne sauraient suppléer !

Le départ, en plein début d'une nouvelle et brillante phase d'études, du jeune maître suppléant aux mains duquel était remis, depuis deux ans, le grave enseignement de l'histoire, a été une douloureuse surprise pour les auditeurs nombreux et choisis qui se pressaient autour de sa chaire. L'intelligent public de cette capitale, si difficile, en fait de cours d'histoire, et si sévère que l'eût rendu le magistral enseignement du regretté titulaire M. Lacroix, avait remarqué tout d'abord, il goûtait de plus en plus chez M. Petit de Julleville la solidité du savoir, l'élévation des idées, la généreuse moralité des doctrines, enfin cette ampleur et cet essor de talent par lesquels se déclare, dès sa première apparition dans la chaire publique, le professeur orateur, fait pour parler de haut et au loin ; comme les oiseaux de grand vol se reconnaissent au premier essai de leurs ailes. Nancy n'a pu retenir ce vaillant esprit, appelé à une chaire à lui dans une grande Académie voisine, et, circonstance attirante pour un jeune orateur, dans la patrie de Bossuet. Mais ses amis, et l'ancien maître qui lui rend hommage en ce moment, au nom de tous, ont été témoins des vives hésitations qui ont précédé ses adieux, et du profond regret avec lequel il s'est séparé du magnifique auditoire qu'il avait su conquérir, et qui gardera de ses leçons longue et sympathique mémoire.

L'histoire est un champ immense où le génie de l'érudition, sous toutes ses formes, ethnographie, archéologie, épigraphie, philologie, trouve à s'exercer et a le droit de se déployer, aussi bien que celui de l'étude politique, de l'observation morale et de l'éloquence. Pour rendre la parole à notre chaire d'histoire qui s'était tue brusquement, l'École pratique des hautes études a prêté à notre Faculté des lettres un patient et sagace investigateur du passé, dont l'Académie des inscriptions suit

avec intérêt les recherches et a plusieurs fois couronné les travaux. Le professeur qui, dans un livre du savoir le plus attachant, a remis en lumière les singulières destinées des Gaulois d'Asie, l'auteur d'un instructif et piquant abrégé, où le tableau de l'antique Orient est renouvelé d'après les monuments de Khorsabad et les fouilles du Sérapéum, a de quoi exciter, en faveur de l'histoire érudite, attention et curiosité, même parmi le public le moins scolaire. Nous ne sommes plus au temps où la verve du satirique s'égayait avec un succès assuré aux dépens des généalogistes du premier et du second empire assyrien (1). La gloire de l'érudit, qui s'arrêtait naguère aux frontières du monde savant, est en honneur jusque dans nos salons. L'archéologie elle-même a trouvé faveur et devient presque une mode ; faveur légitime, surtout quand elle sait joindre, comme dans les cours et les livres de M. Robiou, à la nouveauté des découvertes, ou à l'intérêt des conjectures, la sévérité de la méthode et la précision des recherches.

Je laisse à M. le doyen de la Faculté de Droit le soin et le plaisir de signaler à son aise la belle part de succès que, dans le dernier concours d'agrégation, a su se faire l'élite de nos jeunes docteurs. Mais je tiens à saluer d'une cordiale bienvenue le brillant jeune homme, hier encore étudiant, aujourd'hui assis parmi les maîtres, qui, dans cette redoutable lutte, a si vaillamment soutenu le juste renom de sa Faculté et l'honneur du nom paternel (2).

Le magnifique ensemble d'études juridiques par lequel se forment ici de tels élèves, ne sera point diminué ni modifié par la récente décision qui dégage de la caution municipale, pour la replacer sous la loi commune, votre Faculté de Droit. Au moment même où l'ancien contrat se dénoue, les dispositions libérales de la cité envers un établissement qui lui est cher, s'affirment encore par l'engagement nouveau qui garantit

(1) La Bruyère, ch. V, *Hermagoras*.

(2) M. Paul Lombard.

l'existence des cours, modestement nommés complémentaires, à qui leur importance pourrait mériter un autre nom. L'enseignement du Droit est définitivement institué à Nancy, avec une richesse d'organisation que Paris seul surpasse, et que Toulouse même n'égale pas.

Laborieux jeunes gens, que votre bonne fortune a faits étudiants du Droit dans cette ville, profitez largement des ressources que vous offre une telle École, mais ne vous bornez pas à l'instruction qu'elle vous prodigue. En vous félicitant du nombre et de l'importance des cours qui se succèdent dans vos amphithéâtres, nous réclamons pour d'autres enseignements voisins, qui vous sont aussi destinés, une part de votre intérêt et de vos loisirs. Nous ne cesserons de vous dire, au nom même de votre avenir professionnel : Vous, qu'attend ou le siège du Ministère public, ou le banc de la Défense, ou le cabinet du juriconsulte, ou la chaire du professeur ; vous, que les meilleures études spéciales, sans les autres talents que réclament de tels emplois, ne mettraient pas en état de les remplir dignement ; comment pourriez-vous, élèves d'une grande Académie, qui passez tous les jours devant une Faculté des lettres, riche de tant d'enseignements et de talents divers, comment pourriez-vous n'être pas tentés d'aller y chercher quelquefois, avec le meilleur délassement de vos labeurs, cette libérale culture de l'esprit, cette éducation supérieure du goût, à laquelle un Cujas conviait hautement ses disciples, et dont un d'Aguesseau faisait à l'avocat, au magistrat futur, une nécessité et une loi ? Je ne crains pas d'affirmer qu'il vous sied, à vous surtout, de prendre à certains jours ce chemin, élèves d'une Faculté qui a porté si haut le niveau de ses études, où la philosophie du Droit est en honneur, où le Droit romain est étudié plus longtemps et plus profondément que dans toute autre. Que de raisons de demeurer fidèle aux lettres sérieuses, j'ajoute, aux lettres antiques, et en particulier à celle des littératures anciennes qui nous touche de plus près et à laquelle nous devons le

plus, quand, tous les jours, on médite, comme vous, on admire l'incomparable langue des lois romaines, cette *raison écrite*, comme parle Bossuet, ce latin magistral des *questiones* et des *responsa*, qui, dans sa sévérité scientifique, garde plus d'un reflet de l'éloquence concise et nerveuse des historiens et des philosophes romains ! Ulpien ne permet pas de désertier Cicéron et Sénèque, et Papinien ramène à Tacite ! Et comment pourriez-vous, sans les lumières que réserve à vos études l'histoire littéraire, aussi bien que l'histoire politique du peuple-roi, arriver à la pleine connaissance, à l'intelligence profonde de sa législation, et de cette science du Droit, créée par lui, qui est peut-être l'expression la plus haute et le plus merveilleux produit de sa civilisation ? On ne devient pas un savant juriste, un *romaniste* distingué, sans être, par cette raison même, un lettré, je dis de la meilleure espèce. J'en atteste l'exemple que vous avez sous les yeux, celui de vos maîtres eux-mêmes. Suivez-les aux séances de notre Académie lorraine, qui, sachant le naturel accord de ces deux mérites, n'a pas craint de les appeler en nombre dans son sein. Stanislas lui-même, en les écoutant, applaudirait à des choix qui répondent si bien à l'esprit de ses statuts. Était-ce l'érudit interprète du Code civil et du Digeste, le grave doyen du Droit, ou bien un fin lettré d'Académie que nous entendions naguère, lorsque, dans la dernière fête de Stanislas, nous suivions d'une oreille charmée l'histoire intérieure et extérieure de la docte compagnie depuis un an, vaste et multiple revue, où tant de noms, d'œuvres, de mérites divers, étaient rappelés, honorés, jugés, avec une justesse de coup d'œil, une impartialité courtoise, un sentiment des proportions et des nuances, un atticisme aimable et sérieux qu'envieraient bien des littérateurs d'origine et d'état, et plus d'un critique de profession (1) ? De tels exemples ont plus de poids que tous les conseils.

Et vous, Messieurs les aspirants à la noble profession de

(1) V. le *Compte rendu* de l'Académie (1873-74), par M. Jalabert, secrétaire annuel.

médecin, vous croyez-vous quittes envers ces études que préconise encore une fois le recteur, et pensez-vous n'avoir plus désormais d'autres classiques à feuilleter que Bichat, Corvisart, Laennec et Dupuytren? Pour vous décider, vous aussi, à réserver aux bonnes lettres une certaine part de votre programme d'études personnelles, que de raisons tirées du caractère de votre état futur, que de convenances professionnelles nous pourrions invoquer! Laissez-moi seulement vous rappeler ce que vos maîtres vous disent souvent, que si, dans bien des cas, le médecin se reconnaît impuissant à guérir, il ne doit jamais renoncer à soulager. Mais, tandis qu'il s'efforcera de rendre plus supportables les souffrances du corps, restera-t-il indifférent et muet devant celles de l'âme, dont il est également témoin? Non, et c'est son devoir aussi de chercher à les adoucir, c'est sa mission d'être un consolateur. Et quel est, je vous prie, celui qui remplira le mieux ce rôle difficile, dont le succès demande autant d'esprit et de tact que de cœur, sinon le médecin à l'intelligence cultivée, à la parole souple et sûre, qui, par des tours adroits, par les artifices délicats d'une rhétorique familière et bienfaisante, sait rassurer, relever l'âme inquiète du malade, ou qui, par les ressources d'une conversation variée, au charme de laquelle les plus démorales cèdent en dépit d'eux-mêmes, sait le distraire, l'enlever au sentiment de sa situation, et le laisse, au terme de chaque visite, je l'ai pu voir souvent, récréé, diverti, consolé, autant qu'il peut l'être? Avouez, Messieurs, que le disciple exclusif de la science, qui, de bonne heure, aurait négligé d'entretenir commerce avec les Muses, aurait peu de chances d'obtenir de tels succès.

Laissez-moi vous dire encore, à l'honneur de ce culte des lettres que je crois inséparable de vos études: Vous qui, hors du laboratoire et de l'amphithéâtre, aux prises avec la nature vivante et souffrante, aurez sans cesse affaire, non pas au corps seulement, mais à ce « tout naturel (1) que forment l'âme

(1) Bossuet, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. III.

et le corps par leur mystérieux assemblage », comment, dans bien des cas, pourrez-vous discerner les sources intimes du mal que vous devez combattre, calculer vos chances de succès, approprier aux besoins et aux périls les remèdes, si vous n'êtes habiles à lire dans l'être moral du malade, dans ce fonds d'humeurs, d'instincts, de passions, dont l'organisme subit étroitement l'empire, et dont l'action se révèle partout dans le jeu complexe de la vie? Et qui vous donnera cette sagacité rapide d'investigation morale si nécessaire à votre profession? Vous viendra-t-elle par l'exercice de la profession même, par la pratique des hommes, par l'observation attentive, au lit des malades, des naturels et des habitudes, comme des tempéraments? Oui, mais par une autre étude encore, auxiliaire indispensable et nécessaire flambeau de la première, qu'un maître appelait justement l'étude littéraire du cœur humain. C'est cette étude-là, jeunes gens, ce sont des livres, des livres immortels, relus et médités par vous, ou expliqués devant vous, comme ils le sont ici, par les plus habiles interprètes, c'est Montaigne, La Rochefoucauld, c'est La Bruyère, c'est Pascal, c'est Bossuet, ce sont les leçons de ces pénétrants et souvent amers observateurs ou de ces peintres vrais et guides excellents de la vie humaine, qui, confirmées et commentées par vos expériences personnelles, vous donneront enfin cette clairvoyance de diagnostic moral, sans laquelle le diagnostic pathologique le plus exercé risque, en mainte occasion, de tâtonner ou même de faire fausse route. A cette condition, et moyennant ce double apprentissage, l'âme et la conscience du malade n'auront plus de mystères, ou elles en garderont beaucoup moins pour le médecin, qui a besoin d'y lire les causes originelles ou aggravantes des désordres qu'il cherche à réparer, le principe des rechutes qu'il redoute, les écueils du régime qu'il prescrit. On a remarqué souvent, et j'ai pu moi-même admirer plus d'une fois dans les entretiens de praticiens éminents, qui étaient en même temps de très-savants docteurs et de judicieux amateurs des lettres, une

étendue d'expérience humaine, une intelligence familière des penchants et des faiblesses de notre espèce, une connaissance enfin des hommes et de l'homme, positive et profonde, à rendre jaloux plus d'un philosophe et d'un moraliste de profession. Et je me suis demandé parfois comment il s'est pu faire qu'un de ces livres d'anatomie morale, où le cœur humain est exploré fibre à fibre, un nouveau recueil de *Maximes*, un nouveau livre des *Caractères*, ne soit pas encore sorti des mains d'un de ces maîtres dont je parle, arrivé à l'heure de la complète renommée et à l'âge des féconds loisirs. C'est que, hélas ! les excellents médecins, j'en ai autour de moi, à côté de moi, trop de preuves, n'arrivent jamais au loisir. Une curiosité scientifique qui ne s'assouvit jamais, des études professionnelles toujours reprises et approfondies, enfin les obsessions d'une clientèle qui ne respecte aucun asile et ne consent à aucun adieu, leur enlèvent tout répit jusqu'au dernier jour, et ils emportent avec eux tout un trésor de souvenirs, d'observations, de confidences sur l'homme, le monde, la vie, qui, recueillis et condensés dans les pages d'un livre sur les mœurs, eussent fait une œuvre originale et durable. Qui sait, toutefois, si l'avenir ne réalisera pas le vœu, nullement chimérique, dont l'expression vient de m'échapper, et si, quelque jour, pour enrichir notre littérature à son déclin d'un tardif et piquant chef-d'œuvre, n'apparaîtra pas, aux applaudissements de nos neveux charmés, un type d'auteur nouveau, un talent inédit et supérieur, un La Bruyère médecin ?

Mais c'est à celui de MM. les doyens qui représente avec tant d'autorité les lettres dans cette enceinte, et qui, mieux que personne, a le droit de parler pour elles, que je devrais laisser le soin de plaider une telle cause et de former de tels souhaits.

Il appartient plus particulièrement au recteur de dire aux élèves de cette Académie : Jeunes gens, c'est une heure sérieuse que celle où s'ouvre devant vous une nouvelle

année d'études, une de ces années de votre vie, précieuses entre toutes, dont l'emploi, bien ou mal fait, doit être d'une si grande conséquence pour votre avenir et pour celui de notre cher pays. Les conseils auxquels prête un tel moment pourraient se ramener tous à quelques mots de l'antique sagesse : « Fais ce que tu as entrepris de faire. » — « *Sois ce que tu es* : » *Age quod agis*. Le nom de ce que vous êtes aujourd'hui, ce nom d'étudiants, dont la légèreté française semble avoir quelque peu altéré la physionomie primitive, portez-le de manière à lui rendre ou à lui laisser sa valeur propre et son entière signification. Soyez de véritables *Étudiants*. Étudiez assidûment les leçons de vos maîtres et les enseignements de vos livres, avec la docilité d'un esprit modeste, mais avec cette attention virile d'un esprit déjà mûr, qui se rend compte de tout ce qu'il apprend. Étudiez-vous vous-mêmes. Malgré *le bruit* que vous *fait votre jeunesse*, prêtez l'oreille à votre propre cœur, écoutez de sang-froid ce qu'il vous dit d'amollissant ou de sévère, et pesez l'un et l'autre, de manière à faire le meilleur choix. Contre les séductions des plaisirs vulgaires et les fascinations des joies qui abaissent, faites-vous un rempart des voluptés austères, mais si vives, du travail. Que vos efforts s'animent du feu de l'ambition, j'y consens, mais que votre ambition soit cette ardeur de succès patiente et courageuse qui ne se dissimule rien des difficultés de la vie et des nécessités sociales, et qui se modère à l'école du respect. Travaillez, moins encore pour réussir que pour mériter. Au lendemain d'un succès obtenu, dans les rêves d'avenir qu'il excite, ne murmurez jamais l'orgueilleuse parole que s'était donnée pour devise ce ministre d'une monarchie absolue, enflé de sa faveur et enivré de sa puissance (1), mais que répètent trop volontiers, dans notre inquiète société démocratique, en bas comme en haut, les ambitions surexcitées par le spectacle de tant de changements : « Où ne monterai-je pas ? » *Quo non ascendam?* S'il

(1) Fouquet, le surintendant.

faut à votre vive jeunesse une devise fière et ardente comme elle, ah! prenez plutôt celle qu'a popularisée, par le refrain d'un chant célèbre, un poète de la libre Amérique, et qui se réduit au seul mot : *Excelsior!* plus haut, plus haut encore! Oui, plus haut dans la recherche de la vérité, dans la science, dans la lumière de l'esprit! Plus haut dans le devoir, dans la vie morale et religieuse, dans tout ce qui console et affermit la conscience de l'homme sur la terre! Plus haut, plus haut toujours! *Excelsior!*
